



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

**N°349 ASCENSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST
ET SEPTIÈME DIMANCHE DE PÂQUES**

Le présent feuillet complète pour l'Ascension les feuillets n°18, 77, 129, 183, 239 et 292, et pour le septième dimanche de Pâques, les feuillets n°19, 77, 129, 183, 240 et 292, feuillets que l'on peut télécharger sur le site <https://saintsymeon.fr>

L'Ascension

**Homélie prononcée par le père Boris Bobrinskoy
le 23 mai 1996
(Lc 24, 36-53)**



Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Essayons ensemble, mes amis, dans la mesure que Dieu nous donne, d'entrer dans l'intelligence du mystère de l'Ascension. En effet, l'Ascension du Seigneur est un grand mystère, je dirais aussi incompréhensible, sinon plus, que celui de l'Incarnation, de la descente sur terre du Seigneur. De toute façon, il faut voir le mystère du Christ dans sa totalité, ne pas isoler l'Ascension du reste de l'œuvre du salut, sous peine de ne pas comprendre le but de la venue du Seigneur. Le but de la venue du Seigneur, c'est de nous sauver de notre condition déchue, de nous arracher au péché et à la mort pour nous diviniser. C'est ainsi que le premier acte fondamental de l'œuvre du salut du Seigneur, c'est sa descente sur la terre pour l'Incarnation. Descente et Ascension, nous verrons que les deux mouvements encadrent l'œuvre du Seigneur et qu'ils structurent par là-même notre propre cheminement sur la voie de notre salut.

D'une part l'Incarnation, la descente de Celui qui « était dans le sein du Père », dit Saint Jean. De toute éternité, le Père porte en lui le Fils, comme son Fils unique, comme sa Parole, jaillissant de lui et cependant inséparable de lui.

Comment comprendre que Dieu, tout en étant Un, porte en Lui la personne du Fils dans laquelle s'épuise, se déverse la totalité de la vie divine ? Ce Fils, mystérieusement, accomplit la volonté du Père qui est aussi sa volonté propre à Lui : Il descend sans quitter le sein du Père, je veux dire sans jamais se séparer du Père, Il descend tout en restant un avec le Père qui est partout et qui est tout. Il descend, Il revêt notre faiblesse, notre humanité, notre existence terrestre ; Il s'incarne et assume la forme humaine ; plus que cela, Il assume la forme de l'esclave, la condition du serviteur ; plus que cela encore, il assume la condition mortelle et, volontairement, assume la mort.

Ainsi s'opère cette descente que l'on peut appeler abaissement, condescendance, humiliation, dévêtement de toute-puissance. Ce n'est pas par sa toute-puissance que Dieu agit par son Fils, Il agit par son amour, et je dirais, par son humilité : Venez à moi et apprenez, dit le Seigneur, que « je suis doux et humble de cœur » (Mt 11, 29). Cet *humble de cœur*, c'est l'unité de Dieu, l'unité du Père et du Fils et du Saint Esprit. Dieu se fait humble, atteint notre être, atteint notre cœur, atteint aussi nos désespoirs, atteint aussi notre enfer. Car cette descente du Seigneur ne s'arrête pas dans son « devenir homme ». Il prend sur lui nos péchés, Il prend sur lui notre mortalité. Il va jusqu'à la mort. Il descend encore plus bas que le tombeau, il descend jusqu'aux enfers. C'est là, je crois, le creux pour ainsi dire de la vague, et en même temps que le creux de la vague, c'est là le lieu et le moment de la plus grande victoire du Seigneur.

Car lorsque le Seigneur meurt sur la croix après avoir dit ces paroles, « tout est terminé », comme lorsqu'il déclare, « j'ai accompli, Père, l'œuvre que Tu m'as donnée de faire », l'enfer lui-même est épuisé et ses portes sont brisées. L'enfer ne peut pas retenir Celui qui est amour et sainteté et pureté. L'enfer nous retient à cause de nos péchés ; nous sommes retenus dans les filets de la mort et de l'enfer parce que justement le démon et la mort ont quelque chose sur quoi s'accrocher en nous-mêmes. En Jésus, ils n'avaient rien. « Il est devenu péché pour nous, dit Saint Paul lui qui n'avait pas de péché ».

C'est donc du fond des enfers que s'amorce la remontée du Seigneur. L'Ascension commence déjà au troisième jour, lorsque Jésus jaillit des profondeurs de la terre. Son passage sur terre est un passage court pendant lequel il se fait connaître à ses disciples dans son corps transfiguré, dans son corps ressuscité, un corps qui est notre corps. Dans l'évangile de Luc, aux disciples qui se demandent si ce n'est pas un fantôme ou une apparition, Jésus dit : « Avez-vous quelque chose à manger ? » Ils lui donnent un bout de pain et un rayon de miel et Jésus mange avec eux. Dans

l'évangile de Jean, Jésus leur propose : « Touchez mes mains et mes pieds ». Par conséquent ce n'est pas une apparition, ce n'est pas un fantôme, mais c'est véritablement le Seigneur qui est là et qui parle.

Enfin nous arrivons à l'Ascension proprement dite qui est le point final de cette élévation du Seigneur qui part des enfers, passe sur la terre et atteint le trône de Dieu. Le Fils éternel était descendu, n'ayant pas encore de nom. Jésus est le nom qui Lui est donné dans sa naissance humaine. Mais Celui qui monte vers le ciel retourne non seulement dans le sein du père qu'il n'a jamais quitté, mais s'assied dans son humanité et dans notre humanité à la droite du Père. C'est ce que dit l'évangile de saint Marc que nous avons lu hier soir aux vigiles : « Le Seigneur, après leur avoir parlé, fut enlevé au ciel et il s'assit à la droite de Dieu » (Mc 16, 19)

Là, bien sûr, il ne s'agit plus d'un témoignage — les témoins n'ont vu que Jésus s'élever et disparaître — mais il s'agit d'une confession de foi. C'est la confession de l'Église primitive, de l'Église de tous les temps, telle qu'elle est exprimée dans le symbole de foi : « Je crois en Jésus Christ, qui s'est élevé au ciel et s'est assis à la droite du Père ». N'oublions pas que Celui qui s'est élevé et assis à la droite de Dieu est Celui-là même qui a assumé notre humanité, notre chair et nos souffrances : dans son élévation, Il porte sur Lui les plaies de la passion, les traces des clous et du coup de lance. Mais ces plaies qui demeurent ouvertes pour toujours laissent désormais jaillir en flots abondants la grâce du Saint Esprit.

Il vaut mieux pour vous, disait Jésus à ses disciples avant sa Passion, disait le Consolateur Jésus, il vaut mieux pour vous que je m'en aille. Car si je m'en vais, je vous enverrai un autre « Consolateur, l'Esprit de Vérité » (Jn 15, 26). Nous sommes ainsi saisis par les deux mains de Dieu qui sont le Fils et l'Esprit, par ces deux consolateurs. C'est pourquoi l'Ascension du Seigneur au ciel est aussi un signe de l'amour infini de Dieu. Les disciples l'avaient compris, qui s'en retournèrent ce jour-là à Jérusalem avec une grande joie. Comment cela est-il possible ? Le Seigneur leur est enlevé, Il disparaît de leurs yeux, et eux retournent à Jérusalem dans une grande joie. C'est vraiment une joie paradoxale, incompréhensible humainement et pourtant parfaitement réelle. C'est la « joie paradoxale de la séparation », selon l'expression du père Serge Boulgakoff.

En réalité, le Seigneur n'est pas plus loin d'eux, ni de nous, qu'Il ne l'était lorsqu'Il vivait avec ses disciples. Il est présent d'une autre manière, je dirais d'une manière non moins fondamentale, dans l'Esprit Saint. Il est présent aux yeux de la foi. Et lorsque les yeux de notre cœur s'ouvrent, nous sommes réellement incapables de voir

intérieurement, de percevoir avec tous nos sens transfigurés la présence, le souffle, la bonne odeur du Christ. Cette présence nous remplit dans l'Église à travers toute notre vie ecclésiale, à travers les sacrements, à travers l'Évangile, à travers l'icône. Nous sentons et nous vivons cette présence du Christ. C'est ce qui nous permet de fêter ce mystère de l'Ascension avec une très grande joie. Et nous savons, après ces quarante jours de joie pascalle, que nous allons entrer dans une joie non moins grande qui est celle de la vie dans l'Esprit Saint.

Pour terminer, je dirais simplement que ce qui se réalise dans la vie du Christ doit aussi se réaliser dans notre propre vie. Nous devons suivre nous aussi le chemin du Sauveur : descendre à travers l'abaissement, à travers l'humilité, à travers l'obéissance, à travers la confiance totale au Seigneur, dans la conformité au Seigneur. Car Lui nous a aimés et est descendu jusqu'à la mort, pour que nous puissions nous aussi faire mourir le vieil homme qui est en nous. Et alors seulement peut s'opérer la remontée, notre ascension, et elle s'opère déjà maintenant, aujourd'hui.

L'ascension marque notre vie ecclésiale tout entière, la vie de chacun de nous et la vie de l'Église tout entière. C'est pourquoi, à la liturgie, nous prononçons ces mots : « Élevons nos cœurs ». Le cœur est le symbole de notre existence et cela signifie bien évidemment : élevons notre existence, notre être, et gardons notre regard vers le Seigneur. Car le Seigneur est à la droite du Père. C'est là que nous sommes appelés à siéger. C'est là qu'il nous prépare une place. « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père (...) Je vais vous préparer une place... » (Jn 14, 2)

Ainsi nous savons que notre vie ecclésiale est tout entière une descente au cœur de nous-mêmes pour y trouver le Seigneur et une remontée pour le rejoindre. Dans cette ascension, nous sommes portés par la puissance de l'Esprit Saint. C'est Lui qui nous transfigure, qui nous élève, et qui nous fait ainsi dépendre d'une autre loi de gravitation, qui est une *gravitation céleste*, un mouvement ascensionnel infini qui est la vie de l'Église et de notre propre vie. Déjà nous respirons cet air nouveau, déjà le Royaume de Dieu est au milieu de nous, déjà nous le sentons et le découvrons comme notre véritable patrie, cette patrie pour laquelle notre vie entière n'est qu'une préparation.

Amen

Homélie du père Lev Gillet



Dimanche des Saints Pères du Premier Concile Œcuménique

Actes 20, 16-18, 28-36

Jn 17, 1-13

Le dimanche qui suit l'Ascension est appelé « Dimanche des saints Pères ». Il commémore les évêques qui siégèrent au concile de Nicée, premier en date des sept conciles œcuméniques (en 325, pour condamner l'hérésie d'Arius, portant atteinte à l'égalité du Verbe et du Père et à la divinité du Christ).

Les conciles et, indépendamment de chaque concile pris en particulier, la notion même de concile, ont une grande importance pour l'Église orthodoxe. Mais le concile de Nicée occupe une place très spéciale dans l'histoire de la doctrine chrétienne, car c'est lui qui, en affirmant la divinité du Christ, a en quelque sorte posé les fondements de toutes les définitions ultérieures. La grande tentation de la théologie « moderne », depuis le XVIème siècle, a été, sinon un retour vers l'arianisme, du moins le glissement vers une conception « humaniste » de la personne de Jésus Christ en qui l'on verra une créature plus ou moins divinisée.

La foi de Nicée, proclamant que Notre Seigneur est vraiment Dieu, égal au Père, sauvegarde le message intégral de l'amour et du don divins : Dieu a tant aimé le monde qu'il s'est donné à nous et s'est fait homme en la personne du Fils unique. Changer un seul iota à la foi de Nicée, c'est diminuer la grandeur et la générosité du don de Dieu, c'est altérer radicalement l'essence du christianisme orthodoxe.

La commémoration des Pères de Nicée, en ce dimanche, ne signifie pas que l'Église proclame ou honore la sainteté personnelle de chacun des évêques qui y prirent part. L'Église rend plutôt hommage, aujourd'hui, au témoignage collectif que l'Assemblée de Nicée rendit à la vérité chrétienne.

Ce dimanche rentre déjà dans la sphère d'idées de la Pentecôte et non plus dans celle de l'Ascension. Car l'Église catholique croit que le concile de Nicée,

comme les autres conciles œcuméniques et comme l'assemblée des apôtres eux-mêmes à Jérusalem, a enseigné sous l'inspiration du Saint-Esprit. Et déjà le premier verset de l'épître d'aujourd'hui oriente notre pensée vers la Pentecôte : « ...[Paul] se hâtait afin d'être, si possible, le jour de la Pentecôte à Jérusalem ». Passer en esprit la grande fête de dimanche prochain à Jérusalem, avec les apôtres, n'est-ce pas là ce que nous aussi nous désirons et demandons humblement ?

L'épître lue à la liturgie fait allusion aux devoirs de la charge pastorale, particulièrement au devoir de combattre les déviations doctrinales : « Prenez garde à vous-mêmes et à tout le troupeau dont l'Esprit Saint vous a constitués intendants pour paître l'Église de Dieu, acquise par lui au prix de son propre sang. Je sais qu'après mon départ, il s'introduira parmi vous des loups redoutables qui ne ménageront pas le troupeau et que du milieu de vous se lèveront des hommes qui tiendront des discours pervers dans le but d'entraîner les disciples à leur suite... Soyez donc vigilants... ». Ainsi parle l'apôtre Paul aux anciens (c'est à dire aux prêtres et évêques) de l'Église d'Éphèse.

L'évangile de la liturgie tiré du discours du Sauveur après la Cène, exprime la même préoccupation pastorale et doctrinale : « ...La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul véritable Dieu et ton envoyé Jésus Christ...Les paroles que tu m'as données, je leur ai données et ils ont vraiment admis que je suis sorti de toi et ils ont cru que tu m'as envoyé...Je prie pour eux... ».

D'après Moine de l'Église d'Orient, *L'An de Grâce du Seigneur*, t.2, Éditions An-Nour, p. 109-110.